

Projection de ce que sera l'école dans 10 ans

Note

Cette intervention a été faite lors d'une table ronde dans laquelle chacun des participants devait projeter comment il voyait ce que serait devenu dans dix ans le développement de l'esprit d'entreprise dans le domaine qu'il connaissait.

On m'a demandé de dire comment je voyais ce que serait, dans 10 ans, l'école par rapport à cette question.

Les deux autres participants de la table ronde étaient : Jean-Marie Toulouse, directeur de HEC qui devait traiter de ce que serait l'entrepreneuriat au Québec dans 10 ans et le docteur Bernard Paquet, maire de la Ville de Saint-Laurent, qui devait traiter de ce que serait la zone industrielle de sa municipalité dans 10 ans.

Québec, mars 2003

Je suis en 2013.

Je me mets dans la peau d'un émissaire mandaté par le Conseil de l'Europe pour examiner quels sont les ingrédients qui font la réputation de l'école québécoise quant au développement de l'esprit d'entreprise chez ses élèves.

Voici les trois traits qui m'ont frappé dans cette école :

- C'est une école qui a développé, dès le primaire, à la fois une culture du savoir et une culture entrepreneuriale.
- C'est une école dans laquelle les matières du curriculum d'études (ce qu'on doit apprendre à l'école) ne sont pas présentées comme des matières mortes qu'on doit apprendre pour réussir dans la vie, mais d'abord comme des productions culturelles qui sont nées des initiatives et de l'innovation des générations passées.
- C'est une école où se pratique une pédagogie que je pourrais qualifier de « pédagogie de l'activité ».

Je vais développer chacun de ces points :

1. Il y a dans plusieurs de ces écoles un développement d'une culture du savoir et celui d'une culture de l'entrepreneuriat, et cela concurremment.

1.1 - À la fin des années 1960, une grande réforme de l'éducation a eu lieu. Son objectif était de permettre l'accessibilité du plus grand nombre à des niveaux d'études de plus en plus élevés. Les besoins du boom économique de l'après-guerre et l'importance qu'il fallait désormais donner au développement industriel et des services ont servi à justifier cet effort collectif. On disait alors : « S'instruire, c'est s'enrichir », « Il faut faire des études, si tu veux travailler ».

Cela a eu une double conséquence. Effectivement, la formation plus poussée des nouvelles générations de jeunes a permis un tel développement. Mais cela fut aussi de nature à réduire l'esprit d'entreprise, sinon à le tuer. Les modèles de réussite économiques pour les jeunes valorisés dans ce contexte sont le travail dans les grandes entreprises industrielles ou de services ou encore dans le service public. Ce ne sont pas là, évidemment, des milieux propices au développement de l'esprit d'entreprise.

Parallèlement, au sein de la population l'entrepreneur est dévalorisé. Quand le fournisseur principal du travail est la grande entreprise, et cela depuis des dizaines d'années, cela ne tue pas seulement le goût du risque chez les jeunes et le développement de la petite entreprise, mais cela crée aussi une image négative de

l'entrepreneur. C'est un joueur, un « *gambler* », qui espère toucher le pactole. Quelqu'un dont il faut se méfier.

Dans ce contexte, culture du savoir et culture entrepreneuriale apparaissent comme deux réalités contraires l'une à l'autre.

1.2 - Cet antagonisme aurait pu devenir catastrophique dans la réalité sociale et économique nouvelle qui s'est développée autour des années 1990. Les « 30 Glorieuses » du développement sont bien terminées. La réalité est nouvelle. Le développement se fait par les petites entreprises nouvelles créées par des entrepreneurs et qui se développent sur les ruines des anciennes. Et parmi ces entreprises, ce sont les industries du savoir qui exigent des formations élevées, qui sont les nouveaux moteurs du développement économique. Pour préparer aux réalités nouvelles, ce sont donc à la fois le savoir et l'esprit d'entreprise qui doivent être promus et cela concurremment.

Cette situation présente un défi particulier au Québec. Après 40 ans, si l'esprit d'entreprise est de fait peu valorisé, la culture du savoir n'est pas elle non plus encore bien ancrée. Or, la crise économique, les restructurations industrielles, la crise de l'emploi, l'augmentation du chômage des jeunes créent un contexte de dévalorisation des études. Si auparavant on pouvait dire « si tu veux travailler, fais des études », dans le contexte nouveau le fait de faire des études ne garantit plus nécessairement du travail. Du coup, le rendement individuel des études (le rapport entre l'effort et le temps consacrés aux études par rapport aux emplois possibles ou espérés futurs) diminue. Les études ont été tellement valorisées auprès de jeunes par leur capacité de rendement futur que quand ce rendement n'est plus là, ils ne sont plus portés à persévérer. Ils décrochent. Et la nécessité d'entreprendre préconisée dorénavant dans le discours public peut même leur servir d'alibi pour justifier l'abandon des études. « On n'a pas besoin de faire des études pour réussir dans la vie ».

1.3 - On passe ainsi de Carybde en Scylla. Alors qu'on valorisait il y a 40 ans les études au détriment de l'entrepreneuriat, on valorise désormais l'entrepreneuriat au détriment des études. Et cela dans un contexte où, plus que jamais, l'un et l'autre sont nécessaires. Il fallait donc dépasser cet antagonisme. Des visionnaires l'ont saisi. Et l'on a assisté alors à des opérations de valorisation croisées. Les organismes affectés au développement de l'entrepreneuriat et les grandes figures du Québec inc. ont participé à des campagnes de valorisation du savoir dans leurs entreprises. Réciproquement, les institutions du savoir ont soutenu des campagnes de valorisation de l'esprit entrepreneurial dans leurs établissements.

1.4 - Ce métissage croisé a aidé à l'apparition d'une autre école. La préoccupation de la formation à l'entrepreneuriat allait de soi dans les institutions d'enseignement supérieur dédiées à la formation des gestionnaires. Elle allait aussi de soi dans des activités de formation proches des moments d'insertion à l'emploi (programmes techniques des cégeps, fin du secondaire). Mais, peut-on aller plus loin encore?

L'école peut-elle développer l'esprit d'entreprise au primaire et au secondaire? Et ne doit-elle pas même le faire si on veut contrer l'image négative de l'esprit d'entreprise et si on ne veut pas que s'éteignent, faute d'avoir eu l'occasion de les exercer tôt, les potentialités de cette nature chez les élèves? Et si oui, que doit faire l'école pour développer cette culture? Ce sont ces préoccupations qui ont animé les fondateurs du réseau des écoles entrepreneuriales. Et c'est ainsi que, malgré les difficultés rencontrées, la culture entrepreneuriale profondément liée à la culture du savoir s'est enracinée dans des écoles primaires, là où l'on ne penserait pas la voir, montrant du même coup que ces deux cultures peuvent coexister et s'enrichir l'une par l'autre. Ce réseau d'écoles ne comprenait au départ que 4 membres, ce sont maintenant 100 écoles qui en font partie.

2. Ce qui s'apprend à l'école ce sont les productions humaines.

2.1 - Dans ces écoles qui développent l'esprit d'entreprendre, les matières qui sont enseignées à l'école et que l'élève doit maîtriser ne sont pas présentées comme des matières mortes qu'on doit connaître pour réussir dans la vie, mais comme des productions humaines, fruits de l'initiative, de l'esprit de création et d'innovation des hommes et des femmes. Langue, sciences, techniques, mathématiques, institutions sociales, arts, ces matières qu'on apprend à l'école vont servir parce que le monde dans lequel où il nous faut vivre est un monde transformé par ces productions. Dans ce contexte, l'enseignant se présente aux élèves comme un passeur culturel et il incite ses élèves à être à leur tour des créateurs qui changeront les choses.

2.2 - Dans ces écoles, les élèves connaissent les moments forts des découvertes. Ils savent que la géométrie a été découverte pour régler des problèmes d'arpentage. Ils savent que Galilée a découvert la loi de la chute des corps en pensant continuellement à ce problème et en constatant soudain, un jour de grande fête à la cathédrale de Sienne, que les lustres qui éclairaient la nef, suspendus à la voûte, se balançaient au même rythme quelle que soit la longueur de la chaîne ou la grosseur des lustres. Ils savent les difficultés qu'a rencontrées Borduas pour construire son œuvre. Ils savent comment l'acquisition du droit de vote pour les femmes au Québec fut le fruit de la lutte menée par la Fédération des femmes du Québec, créée par Thérèse Casgrain, etc... À l'occasion de l'étude et de l'apprentissage de ces matières, ce sont ainsi des grands modèles, des modèles de l'esprit d'entreprise qui leur sont aussi proposés.

2.3 - Dans ces écoles, on se préoccupe du développement de la curiosité chez les élèves. On alimente chez eux l'intérêt de la découverte. On valorise l'audace, le goût de changer les choses.

3. C'est une école où se pratique une pédagogie de l'activité

Les occasions de développement de l'esprit d'entreprise dans des activités parascolaires confiées aux élèves ne manquent pas dans les écoles, mais on constate que ces activités se développent peu si les activités essentielles, celles qui se

déroulent dans les classes, ne font pas elles-mêmes place au développement de l'esprit d'entreprise chez les élèves.

3.1 - Or, cela ne va pas de soi. L'image traditionnelle de l'école est celle d'une école où l'on écoute et on obéit. Une enquête faite à Montréal dans les écoles secondaires montrait que sur 18 valeurs proposées au classement, l'intelligence, la logique, l'imagination étaient les valeurs les moins importantes. La politesse, la propreté, la fidélité étaient par contre les valeurs considérées comme les plus importantes. Ces résultats sont le signe évident d'une école qui met plus l'accent sur le contrôle que sur les apprentissages. Or, ce sont l'intelligence, l'imagination, l'esprit de découverte qui devraient être considérés comme les plus importantes.

3.2 - Des écoles ont réussi à renverser cette situation et à mettre l'accent sur le développement de l'intelligence, de l'imagination, de l'esprit de découverte. Une enquête récente montre les caractéristiques de ces écoles. Ce sont des écoles où on pense qu'apprendre suppose un engagement actif de l'élève dans des tâches significatives de même que dans un environnement qui lui propose des défis et qui est exempt de menace. Ce sont des écoles où on pratique une pédagogie qui valorise aux yeux des élèves les démarches de recherche de solutions et celles de recherche d'explications. Dans ces écoles, les enseignants ne sont pas seulement des experts qui déversent leur savoir à des élèves dociles, mais des stratèges, des concepteurs de situations d'apprentissage, des entraîneurs, des modèles.

Je conclus en revenant sur terre en 2003.

Certains d'entre vous penseront, peut-être, que je suis un rêveur, un utopiste, que l'école que je décris n'existera pas et que ni l'école ni les enseignants ne changeront.

Je pense au contraire que le changement est déjà en œuvre. Du moins dans les écoles qui s'engagent à permettre à leurs élèves, dans les activités parascolaires, des réalisations qui développent chez eux les attitudes et les habiletés de l'entrepreneur. Très rapidement ils se rendent compte que pour que ceci ait un sens pour les élèves et une cohérence dans les actions menées dans l'école, il est nécessaire que ce soit au sein des activités scolaires proprement dites que se développe l'esprit d'entreprise. Et que pour que cela soit, qu'il leur faut changer.

Je connais quelques-unes de ces écoles. Je prends le pari que dans 10 ans ce mouvement ne sera pas mort, mais qu'au contraire il prendra de l'expansion. Alors, qui veut parier?